

## Chapitre 1

Il avait suffi d'un regard. Elle était sur sa trajectoire et celui-ci, tel un rai lumineux, la transperça, la rendant transparente, invisible aux yeux de celui qui pour elle était un dieu. Oui, il avait suffi d'un regard. Elle tourna légèrement la tête pour en mieux voir la cible.

C'est un soir où la nuit tropicale tombant dès dix-huit heures encourage les rassemblements autour d'un pot chez les voisins. Ces expatriés sont venus en terre africaine attirés par un salaire avantageux, une vie au soleil et surtout pour prendre un peu de liberté loin des conventions assommantes de la vie en société de leur terre natale. Elle se lit dans leur tenue vestimentaire, ils adoptent aisément celle des autochtones, les boubous de coton amples, les jupes longues bariolées, les sandales laissant les orteils à l'air. Ils prennent sans vergogne une attitude de petit chef vis-à-vis des autochtones pour oublier qu'en France ils sont soumis à leur hiérarchie, noyés dans la masse, anodins, inexistant, ici ils émergent, ils prennent des airs supérieurs, les dominés se font dominants tels des doigts de gant que l'on retourne. Ils sont fiers d'être appelés « patron » par les Ivoiriens. Enfin, conformément aux mœurs libres des habitants, ils assouvissent leurs fantasmes et passent du bon temps.

Dans ce climat étouffant, le corps et l'esprit s'aban-

donnent, envoûtés par la moiteur de l'atmosphère qui mène à l'indolence. Ils sont à moitié dissimulés par l'obscurité qui emplit la terrasse car la lumière est bannie pour ne pas attirer des nuées de moustiques. Enfoncés dans leur fauteuil, ils sirotent un whisky, un pastis, une bière, de l'américano, n'importe quel alcool est accepté, propice à l'euphorie. Dissimulée dans l'ombre, la silhouette du boy se devine, il attend les ordres de sa maîtresse qui l'envoie à son gré à la cuisine pour chercher des glaçons, des arachides ou des boissons afin de montrer son autorité sur l'homme, pieds nus, qui se meut sans un bruit sur le carrelage. Devant les autres, elle cherche à le prendre en défaut :

– Ne renverse pas le bol ! Que tu es maladroit ! Et ton tablier blanc, où est-il ? Il faut le mettre pour servir.

Il n'a qu'une réponse :

– Oui Madame

En s'adressant aux autres :

– Il m'en aura fallu du temps pour lui apprendre à servir à table !

Le boy s'est retiré, confus d'être pris à partie, en inférieur, rien de plus.

Un groupe de jeunes se tient debout loin des adultes. Des rires fument des filles que l'ombre rend plus audacieuses. L'une d'elles provoque les mâles, nue sous un boubou transparent. Elle joue, dans la lumière tamisée, à mettre en valeur ses formes juvéniles. C'est la fille de la maîtresse de maison. Elle passe devant les invités leur proposant des arachides mais ce n'est qu'un prétexte pour se pencher en avant et faire découvrir par son décolleté, la pointe de ses seins avec vue

plongeante jusqu'au pubis. Les messieurs semblent indifférents sauf un qui, très ému, reste soudain muet loin des conversations :

– Il paraît que l'on va donner le droit de vote aux étrangers en France ? Pourquoi ne voterions-nous pas ici en Côte d'Ivoire ?

– Oui, pourquoi pas ! Nous payons nos impôts, nous travaillons dans leurs collèges, nous faisons vivre le commerce local.

– Moi, je suis là depuis quinze ans et rien ne m'autorise à m'immiscer dans les affaires du pays. Nous n'avons qu'à la fermer.

– Est-ce que nous critiquons les mœurs qui pourtant nous choquent. Est-ce que nous trouvons normal que les élèves de douze ans proposent leurs charmes aux profs ivoiriens en échange d'une bonne note ? Pourtant cela se pratique couramment, ajoute une autre.

– Bah ! Nous ne serions pas plus heureux d'avoir le droit de vote. Ce qu'ils font ici ne nous regarde pas.

Et la conversation se poursuit sur un autre terrain.

Quand la belle est passée, Marc, le beau ténébreux, cheveux blonds, aux ondulations souples, d'allure sportive, reste plongé dans la vision qui ne le quitte plus. La fille devine qu'elle a atteint son but et rejoint ses copains à qui elle relate son exploit, des gloussements fusent, à moitié étouffés par les mains sur la bouche.

Joëlle, blonde aux yeux verts, buste moulé dans un t-shirt, papote dans son coin en sirotant un jus d'ananas, l'alcool n'est pas son bon ami.

– Pour éviter les piqûres de moustiques, je prends de la

vitamine B, dit-elle, elle donne à la transpiration une odeur qui les repousse.

– Tiens ! Je n’aurais pas pensé à ça, ajoute une autre.

– Moi je fais pousser de la citronnelle près de la terrasse, il paraît que les moustiques ne l’aiment pas.

– Oui c’est sans doute mieux que de se badigeonner de produits écœurants.

Un sinistre coassement les fait sursauter.

– C’est un crapaud buffle niché sous les pots de fleurs il s’éveille quand vient la nuit et donne sa sérénade dissimulé par l’obscurité.

– Ils sont affreux. Lorsque je suis arrivée, le premier soir j’ai sursauté en entendant ce cri lugubre, je me demandais d’où il pouvait provenir. J’ai été rassurée quand le boy m’a dit qu’il s’agissait d’un crapaud, raconte la maîtresse des lieux.

– Moi je n’en ai jamais vus encore, seulement je les entends, autour de la maison, ajoute une femme qui se blottit sur l’épaule de son mari.

– Il paraît qu’ils mangent les moustiques, ils sont donc très utiles.

Joëlle acquiesce et cherche des yeux Marc dont elle n’entend plus les réparties.

– Il se fait tard nous allons regagner nos pénates, dit-elle.

– Restez encore un peu dit la maîtresse de maison, vous n’êtes pas si pressés. Qu’y a-t-il d’autre à faire à cette heure. Sachez que la coutume africaine ne laisse partir ses invités qu’après trois tentatives. Pour s’en aller, ici, on demande la route, en quinze ans nous avons appris à connaître les usages. Nous savons aussi qu’il est incorrect de croiser les jambes en

présence d'un chef ou de s'adresser directement à lui sans passer par l'interprète. Même s'il connaît notre langue, il donnera, dans son dialecte, ses réponses à l'interprète qui les transmettra.

– La langue officielle est le français qui sert de lien entre les 50 ou 60 ethnies qui parlent un dialecte différent. Ici nous sommes chez les Baoulés qui ne comprennent pas le Sénoufo. De même chaque ethnie a ses coutumes, ses danses traditionnelles. Certains mangent les morts dans certaine tribu.

– Quelle horreur ! Ce n'est pas possible.

– Si, si vous apprendrez petit à petit les mœurs des différentes ethnies. Mais on ne peut donc pas tout connaître, ajoute son époux, silencieux dans son coin jusque-là, pourvu d'une barbe blanche qui lui donne dix ans de plus.

– Bon cette fois il faut partir, on se lève tôt pour les cours de 7 heures. Viens-tu Marc ?

Marc, prostré sur son fauteuil, jambes croisées, rêve. L'appel de Joëlle semble le tirer d'un beau songe et il maugrée :

– Déjà, on a le temps.

– Reste si tu veux, moi je rentre à pied.

En fin de compte, il se lève avec mauvaise grâce et salue les autres qui s'apprêtent à suivre son exemple. Le signal du départ est donné. Bises et poignées de mains se multiplient.

C'est à ce moment que Joëlle surprend le regard de Marc qui part telle une flèche vers un but précis. Elle se retourne à temps pour voir un autre regard tourné vers lui, leurs yeux se croisent. Elle ne peut se méprendre pour avoir éprouvé huit ans auparavant un regard enjôleur, aussi foudroyant, qui l'a, à jamais, enchaînée à lui. Cela ne dure qu'une fraction de

seconde et Josy se tourne rapidement vers ses copains, consciente d'avoir été surprise par Joëlle à qui elle ne dit pas au revoir. Joëlle sent qu'avec la jeunesse et la fraîcheur de sa rivale la lutte sera chaude et la tête lui tourne.

Elle grimpe dans le camping-car et ne dit pas un mot durant le court trajet car les habitations ne sont qu'à une centaine de mètres les unes des autres. Aller à pied sur le chemin n'est pas prudent, les serpents profitent de la nuit pour capturer souris et mulots. Joëlle rumine en silence, atterrée. Les mots s'étrangleraient dans sa gorge si elle tentait de parler. Elle n'a plus qu'à préparer sa vengeance. Marc, silencieux, ne se doute de rien sur son nuage rose.

Depuis huit ans de vie commune, rien n'a altéré leur amour et il n'est pas loin le temps où il l'a séduite d'un simple coup d'œil. Elle connaît trop le regard enflammé qui a mis son cœur en effervescence, un regard auquel elle n'a pas pu résister et qui l'a liée à lui pour la vie. Sa jalousie de femme est telle qu'elle n'a jamais voulu entendre parler de ses aventures d'adolescent. Pourtant ses cousines n'ont pas manqué d'évoquer ses conquêtes afin d'agacer l'intruse qui prenait pied dans la famille. Depuis, Joëlle est aux aguets. Après leur union, elle a veillé au grain avec difficulté car ils n'enseignaient pas dans le même établissement. Au moindre soupçon, elle se mettait en quête de preuves, inexistantes certes, afin de se rassurer. Elle a souvent, ruse féminine exige, plaidé le faux pour savoir la vérité au risque de mettre Marc en colère sur ses soupçons et son manque de confiance. Elle ne doute pas de sa fidélité mais saura-t-il faire face aux assauts d'une adolescente sans scrupule ? Elle n'en est pas certaine. Elle sait qu'il plaît aux femmes comme il a plu à

elle-même ce grand blond, qui garde encore fraîches les traces de son adolescence. Elle avait aimé les cheveux plantés haut sur le front avec une mèche rebelle qu'il repousse d'un geste énergique, ses yeux clairs virant du bleu au vert, son allure sportive. Avec lui elle se sentait en sûreté et il aurait pu l'emmener sans crainte à l'autre bout du monde. Il ne passait jamais inaperçu dans une réunion où chacun recherchait sa compagnie.